

Le développement durable ou l'équilibre économique à échelle humaine.

Le mot « développement » est un vocable propre à l'Occidental lorsqu'il rencontre une autre façon de vivre qu'il juge immédiatement non rentable, archaïque et sans intérêt. Adjoindre à ce mot celui de durable est une autre façon, bien polie, de reconnaître qu'il ne l'a pas été, qu'il y a eu abus et qu'il convient de lui donner des limites.

Difficile pour un Occidental dans une forêt équatoriale, par exemple, d'imaginer que des êtres y ont vécu depuis des millénaires, y vivent encore, et n'ont aucune intention de la transformer en désert saharien. Son regard dominateur va être de « développer », c'est-à-dire de raser la forêt, d'en faire des champs de culture, des autoroutes de communication à huit voies pour une exploitation en règle et qu'il imagine permanente, et transformer toute cette surface en produits manufacturés, aliments pour bétails, métaux de toutes sortes jusqu'à épuisement des ressources. Rendre durable, dans ce cas, signifie légiférer pour contraindre les organisateurs de cette méthode destructrice à une conscience accrue du devenir de la Civilisation ultra-libérale, tout en gardant des objectifs de croissance inchangés, c'est-à-dire, tout permettre et ne rien perdre.

Il y a quelque chose de « barbare » dans ce système.

Jusqu'ici, les tribaux qui y vivent n'ont rien fait d'autre que vivre, et donc traverser le temps, en protégeant un patrimoine historique et mondial, à la disposition de tous. L'idée d'accaparement de cette terre ne leur est jamais venue, puisque non seulement ils ne possèdent pas la terre, mais considèrent qu'ils lui appartiennent, avec un sentiment de respect et de dévotion. Ce sont d'éternels écologistes avec une dimension spirituelle vissée à l'âme. Parce qu'ils n'avaient pas cette boulimie accaparatrice, ils ont préservé sur des millénaires ce que nous sommes en train de gaspiller en moins de deux siècles. Certains pourraient dire que s'il en est ainsi, c'est simplement parce que ce sont des ignares et qu'ils ont été incapables de faire plus. C'est ignorer leur capacité de lecture de leur environnement, leur pharmacopée et l'incroyable mobilité de ces gardiens de la Terre. Je ne suis pas cependant de ceux qui vont vanter le « bon sauvage » et demander à ce que nous revenions à ce mythe. Cependant, notre civilisation devrait s'inspirer de leur bon sens.

Mon ami, Adolfo Perez Esquivel, prix Nobel de la Paix, avait demandé ces dernières années à un chef Guarani aux frontières de l'Argentine, du Paraguay et du Brésil, comment on pouvait traduire ce mot « développement » dans sa langue.

« Chez nous, le mot développement n'existe pas ! »

« Alors quel mot pour se comprendre ? » reprend-t-il

« Chez nous il existe le mot « EQUILIBRE », équilibre avec le Cosmos, avec l'environnement, avec la Mère Terre, équilibre avec les autres, avec soi-même, avec Dieu. Et c'est cet équilibre qui est la Vie. »

« Et lorsque cet équilibre se rompt, alors commence la violence et ses conséquences. »

L'équilibre n'est pas inaction, il est mouvement qui dure.

Il est le fondement même du cosmos, celui d'un rééquilibrage permanent.

Pour faire une lecture honnête de ce que nous appelons le « développement », avouons qu'il est à l'origine du bien-être de nos sociétés basé sur l'exploitation des ressources de sociétés ancestrales. Le phénomène de la colonisation est un apport considérable à ce confort européen et nord-américain. Depuis trois siècles, ceux qui parlent de « développement » savent-ils que celui-ci a été possible, non pas à partir d'un effort de valorisation de ressources endogènes, mais surtout par l'apport des biens pris aux peuples colonisés ? Toutes les matières premières sont issues en grande partie de ces pays, tant les alimentaires (café, cacao, sucre, thé, riz, arachides et autres) que les énergétiques (pétrole, uranium, gaz, engrais) et beaucoup de métaux précieux ou semi-précieux. La Françafrique, par exemple, depuis la décolonisation des années 1950 à 1960, a été organisée par la France pour piller au mieux l'Afrique de l'Ouest et le Magreb, tout en maintenant l'illusion de la liberté et de l'autonomie des peuples africains, par la mise en place d'une oligarchie locale, faite d'éléments formés à la française et à laquelle la France a fourni le pouvoir et le bien-être exclusif. Tout cela au détriment des peuples qui aujourd'hui encore vivent la menace de la faim et ont de moins en moins accès aux ressources élémentaires telles que la terre ou la forêt pour leur subsistance.

Ces mécanismes étudiés à Paris, confortés par le droit européen sont d'une violence inouïe. Susciter des guerres civiles, organiser la pénurie, sont des jeux politiques et stratégiques pour continuer à disposer des ressources. Ce « développement » même s'il est habillé de « durabilité » reste une injustice criante et une violence inacceptable. Mais cela tout le monde le sait, et la diplomatie a pour objectifs de noyer les problèmes car l'Europe et les États-Unis ne peuvent se passer de ces ressources bon marché. Le printemps arabe, le dynamisme de pays dits émergents, Chine, Inde, Brésil, Afrique du Sud auraient pour intention de redistribuer les cartes en recherchant la souveraineté de leur peuple ainsi que la gestion des affaires, mais les Ambassades américaines et Européennes (quoique à un degré moindre) essaient par tous les moyens de récupérer une forme de mainmise par l'envoi de fonds à des minorités en phase avec leurs intérêts. Là, le FMI devient un allié de taille et par le biais de la dette intensifie le pouvoir et les intérêts des mêmes pays riches. Là, l'équilibre n'existe pas, ce qui est recherché c'est le profit et la domination.

Ariyaratné, le Fondateur de « Sarvodaya Shramadana » un gandhien du Sri Lanka, propose que les villages deviennent de petites républiques indépendantes, autogérées, prenant en main leur destinée. Voilà une réponse à un « développement durable » par la recherche d'un « équilibre permanent à échelle humaine ». L'équilibre d'une société est basé sur la réalité des besoins de chacun pour une vie digne et éveillée. Elle exclue les intérêts particuliers et la privatisation des ressources communes à l'humanité parmi lesquelles la terre qui donne la nourriture, l'eau, indispensable à chaque être humain, la semence, richesse non monnayable parce que gratuite dès l'origine, la forêt, indispensable poumon régénérateur en air, en biomasse, en faune et en flore. Gérer localement ces ressources pour le bien de ceux qui y habitent, voilà le message d'une société équilibrée.

Rendre ces quatre composantes dépendantes au commerce et à l'accaparement, c'est initier une violence sans fin. Qui a le droit de s'approprier ces choses communes à tous les hommes vivant sur cette terre ? La société ou la civilisation qui a institué ce droit est coupable de toutes les violences institutionnalisées, automatiques et mortifères.

Rappelons au passage, que la guerre mondiale de 14-18 a été le fait d'antagonistes acerbes pour le contrôle du charbon et de l'acier (20 millions de morts, 21 millions de blessés, tous paysans, ouvriers, artisans ou fonctionnaires). Les protagonistes industriels ont été épargnés en grande partie.

Il est étonnant de constater que dans la tradition judéo-chrétienne, la civilisation soit fondée sur le meurtre. Caïn tue son frère parce que l'offrande d'Abel à Dieu est agréée par Dieu, alors que l'offrande de Caïn est écartée par Dieu. Abel offre ce qu'il a de meilleur, le symbole de sa propre vie. Caïn offre des choses machinales, mécaniques, issues d'un travail de possession. Caïn signifie l'avoir, l'acquisition, celui qui transforme et développe, l'industriel. Abel, c'est la buée, l'haleine, le souffle faible, la fragilité, c'est le berger, le gardien de la vie.

Dans la tradition propre à la Fondation de Rome, Romulus détermine les limites, le droit et la loi de sa Cité. Il prévient que celui qui osera transgresser ses décisions sera tué. Son frère Remus, joueur et résistant à la fois, transgresse et est assassiné. Encore une civilisation ayant pour fondement le meurtre de celui qui transgresse l'usage. De là naîtra le droit romain qui aujourd'hui encore est la base de nos sociétés. *Dura lex, sed lex.* (la loi est dure mais c'est la loi) et elle s'applique à tous, y compris à ceux qui n'en veulent pas.

La dramaturgie grecque fait état aussi de la résistance d'Antigone à son oncle Créon. La désobéissance d'Antigone fait appel à la conscience universelle, à la résistance à des pratiques que le bon sens désapprouve. L'inflexibilité de Créon est le symbole d'un état de droit qui est prioritaire sur le droit universel de la personne.

St Paul ira même jusqu'à dire que « la loi, c'est le péché ! » Cela démontre que le développement d'une civilisation est un facteur d'exclusion de quiconque se met en travers pour des raisons humanitaires, de droit universel ou de bon sens.

Faut-il croire que l'espèce humaine ne peut se passer de cette violence et que celle-ci est une caractéristique de son être ? Dans la tradition chrétienne, on parle d'un péché originel. Est-ce donc ce péché qui gère nos sociétés et rend la vie misérable aux trois-quarts de l'humanité ? Les sociétés primitives y sont-elles aussi soumises ? Jusque à quand cette violence destructrice, inutile et coupable ? Aurions-nous donc besoin d'un Sauveur venu d'auprès du Dieu qui en a l'initiative ?

Rééquilibrage.

Lorsque quelqu'un a cette certitude, cette évidence claire sur le genre humain et que ce Sauveur est déjà à l'œuvre, on est dans une attente sereine et créatrice de vie. Cependant tous ne l'ont pas et il est impossible d'en faire une obligation. Il faut donc chercher des moyens raisonnables et identifiables qui permettent de croire au devenir humain sur notre planète. Gandhi, dans le « *Hind Swaraj* » définit le « *trusteeship* » comme un élément à la disposition de tout homme pour être dans la vérité, c'est-à-dire, « la priorité de l'éthique sur toute autre considération ».

Et c'est précisément là, que personnellement je fais le lien entre éthique et équilibre.

Equilibre avec le Cosmos

Le Cosmos, il est le premier à se rééquilibrer parce que c'est sa nature. Devant les excès des hommes, le climat se modifie parce qu'il se rééquilibre, les inondations, les secousses telluriques, la vitalité volcanique, tous les « caprices » de la planète ne sont que des rééquilibrages. Le Cosmos est profondément éthique et obéit à des règles qui nous dépassent et constituent son essence.

Equilibre avec nos folies

La nocivité des expériences nucléaires tant civiles que militaires entraînent de la part de la nature des adaptations. Les végétaux, l'ensemble de la flore et de la faune acquièrent des capacités d'adaptation et leur cycle rapide les préserve des dommages de certains éléments comme le Césium. L'humain, par contre, subit de plein fouet le fait d'avoir joué à l'apprenti sorcier. Tchernobyl et Fukushima apportent chaque jour leurs lots de malheurs cachés par les autorités mais que les organisations scientifiques indépendantes révèlent. Des mutations sont d'ores et déjà observées, tant au niveau de la flore et de la faune, qu'à celui du génome humain. Les cancers sont des adaptations à une situation inédite et donc une recherche de continuité de la vie dont le processus est initié par la destruction de l'élément atteint.

Equilibre avec la Terre-Mère

La Terre-Mère, vidée de sa substance, c'est-à-dire de son humus, par la surexploitation et l'usage exclusif d'engrais et de traitements chimiques, est malade. Sa révolte se manifeste par la sécheresse suivie par l'érosion, elle devient incapable de retenir l'eau, elle est donc, par la faute de l'industrie agroalimentaire, humiliée (privé d'humus et d'humidité), tous ces mots ont la même racine latine.

Equilibre avec les autres

« Les autres, c'est l'enfer » disait Sartre, dans la mesure où ils ne font que m'empêcher de faire ce que je veux pour moi tout seul. Cependant, les autres, avec un regard de bienveillance, ce sont des repères sans lesquels je suis perdu. Ils sont mon assurance dans ma fragilité et le réconfort dans la peine. Ils sont signe.

Les autres, il est de mon intérêt à ce qu'ils soient heureux, équilibrés, et c'est ce « vivre ensemble » avec eux qui donne sens et richesse à ma vie. Aimer est un choix intéressé, dans les deux sens.

Equilibre avec soi-même

Soi-même, qui se connaît ? Lanza del Vasto, alias Shantidas, dans un commentaire en français du livre de Gandhi « Hind Swaraj » dit ceci :

« Il n'y a qu'une seule vérité : se connaître soi-même, ainsi qui se connaît, connaît les autres, connaît le monde, connaît Dieu. Qui s'ignore, ignore tout »

Il n'y a qu'une puissance, qu'une liberté, qu'une justice : se maîtriser soi-même. Celui qui se domine a vaincu le monde.

Il n'y a qu'un bien : Aimer les autres comme soi-même, autrement dit comme étant soi-même. Tout le reste est figure, illusion et vanité. »

Voilà une durabilité, un plaisir qui dure et construit.

Equilibre avec Dieu

Dieu ? Mystère et étonnement. Il ne se prouve pas, il se vit.
Il est la Vie, celle qui dure et équilibre nos histoires et nos malheurs.

Pour conclure

Le monde économique et structurellement violent dans lequel nous vivons est un cancer qui ronge l'humanité. Il procure la misère, suscite l'indignation. Pour guérir, il est indispensable d'abord d'en être conscient, de le dénoncer, d'en saisir les causes et les acteurs, de proposer des alternatives, mais surtout d'être.

La société moderne nous attire par le spectaculaire, l'apparence, l'immédiat, elle est protagoniste d'une nécessité d'existence (être hors de soi) aux yeux des autres, de richesse matérielle preuve de dynamisme. Aux USA, posséder une grosse voiture est indispensable pour ne pas paraître ridicule.

Le monde est donc aussi culturellement violent, les racines éducatives qui en sont la matrice ont engendré ce mythe du développement, fondamentalement opposé à notre essence. C'est l'histoire de Caïn et Abel, les jumeaux inscrits dans notre patrimoine commun.

Retrouver l'équilibre à tous les niveaux, c'est accomplir notre humanité, soit en espérant un Sauveur dans sa gratuité, soit en transformant notre être par une volonté de non-nuisance et par une économie pour l'homme et non contre lui. Mais est-ce possible ?

Louis Campana.